


SOFIE SHINE

ABDUCTION



LES ROMANS DE L'INEXPLIQUÉ

 Éditions de Sèvres

CHAPITRE I

L'enlèvement



Tout était calme dans le petit hameau situé non loin du Cap Fréhel, pointe de grès rose au relief tourmenté qui sépare la baie de Saint-Brieuc de celle de Saint-Malo. Seul le ressac des vagues venait troubler le profond silence de la nuit. La Lune ne dévoilait qu'un mince quartier, mais sa douce clarté suffisait à éclairer la demeure des Montignac, une belle maison en pierre de granit perchée sur le rebord de la falaise. À l'étage, dans l'une des chambres, Doriane dormait paisiblement. C'était la fille unique de l'un des plus grands agents immobiliers en Bretagne, Marc Montignac. Dans ses rêves, elle se remémorait la fabuleuse journée qu'elle venait de passer. *Sa* journée ! Celle de ses cinq ans. Tous ses camarades avaient été conviés à un goûter organisé pour l'occasion. Un spectacle de marionnettes, des tours de magie, un « rallye aux jouets » et diverses autres activités réjouissantes avaient agrémenté l'après-midi jusqu'au clou de la fête : l'arrivée du gâteau, une énorme pièce montée couronnée de cinq bougies, dont les « entrailles sucrées » dissimulaient une boîte que ses parents s'étaient empressés d'ouvrir. Elle avait poussé des cris de joie et versé des larmes en découvrant ce cadeau plein de vie, pataud et vigoureux : un adorable chiot, un Husky. Toute l'attention s'était dès lors portée sur le petit animal qui n'avait plus touché terre, passant de bras en bras, subissant les étreintes et les caresses maladroitement des enfants attroupés autour de lui. Le soir venu, le chiot quelque peu malmené s'était réfugié sous les draps de sa jeune maîtresse, se lovant affectueusement contre elle. C'est ainsi qu'il s'était vu attribuer le

doux nom de « Câlin ». La petite fille et son protégé s'étaient rapidement endormis, blottis l'un contre l'autre...

Dans l'une des pièces voisines, avachi dans le fauteuil de son bureau, Marc, le père de Doriane s'était mis à relire quelques dossiers en attente, ne pouvant trouver le sommeil. Il devait sa réussite à un sens accru des affaires, mais aussi — et surtout — à son travail acharné. Il ne s'y adonnait pas par plaisir. Encore moins pour fuir la vie de famille, au contraire de certains de ses confrères. Il voulait simplement offrir à ses « petites femmes », Marie et Doriane, la vie la plus agréable possible, à la mesure de l'amour qu'il leur portait. Ainsi, malgré des journées interminables, doublées de fréquentes absences, il se montrait toujours attentif et aimant. Il annulait parfois un rendez-vous important ou différait un brainstorming afin de privilégier des moments familiaux, trop rares, si précieux... Ce qu'il avait fait pour l'anniversaire de sa fille chérie. Deux semaines qu'il préparait avec Marie ce moment magique! Mais le sourire radieux de Doriane les avait récompensés de leurs efforts. Pour l'instant, il n'arrivait pas à s'apaiser. La pression accumulée dans la journée sans doute... Quelle tornade, ces enfants! Sa femme avait également des difficultés à trouver le sommeil. Il l'avait entendue depuis son bureau s'agiter dans leur lit. Mais, elle semblait enfin s'être calmée : il percevait faiblement sa respiration, lente et profonde. Il posa le dossier qu'il n'avait plus la force ni l'envie de lire, ferma les yeux et se laissa bercer par ce doux rythme du sommeil.

Un léger ronronnement vint envahir peu à peu le silence de la nuit. Ce bruit était comparable à celui que produit le vol d'un bourdon, à la différence qu'il était monotone et montait crescendo. Profondément enfoui dans les bras de Morphée, Marc n'eut pas conscience de ce lent changement d'atmosphère. Néanmoins, son corps semblait réagir à ce son étrange en vibrant comme un diapason. Soudain, tel un essaim d'abeilles enragées, la tonalité devint stridente, le tirant de sa léthargie. Il releva la tête et aperçut un puissant rai de lumière venant de la fenêtre inonder la pièce. Était-il possible que le jour soit déjà levé? Marc se précipita à la fenêtre, mais ne put rien distinguer tant cette lumière était vive. Ses

yeux se mirent à pleurer. Non, la lumière n'était pas celle du matin. En aucun cas, elle n'aurait pu causer la douleur qui lui déchirait les rétines. Pourtant, une sorte de bien-être l'envahissait... Ce « bain d'énergie » provoqua chez lui un curieux effet, allant de la peur à l'excitation. Il fallait absolument qu'il prévienne Marie. Il courut jusqu'à la chambre et s'arrêta net au pas de la porte. Un étrange spectacle s'offrait à lui : sa femme était assise dans le lit, une aura lumineuse, légère, presque « gazeuse » enveloppant sa gracieuse silhouette. Ses cheveux, habituellement blond foncé, formaient une couronne dorée. Si sa foi avait été plus profonde, il aurait probablement pensé qu'il était en présence d'un ange. Marie tourna doucement la tête, dévoilant un visage hagard. Elle lui demanda dans un souffle :

— Que se passe-t-il ?

Marc s'apprêtait à répondre lorsqu'un bruit sec se fit entendre dans la pièce voisine. Leurs regards se croisèrent :

— Doriane !

Ils se levèrent puis coururent jusqu'à la chambre. Marc, qui était entré le premier, se heurta à l'impensable : elle était vide. Le lit était défait, les fenêtres closes. En fait, tout était en place. Seule leur fille manquait. Marie arriva sur le pas de la porte. Elle interrogea :

— Où est Doriane ?

Sans attendre de réponse, elle fit immédiatement demi-tour et se mit à courir dans la maison en hurlant le nom de sa fille. Elle fut stoppée net dans son élan. La lumière venait de s'éteindre subitement. Le son strident qui les avait tous deux tirés de leur sommeil s'était également arrêté. Mais, ses yeux, habitués à la puissante illumination, devinrent totalement aveugles. Cette soudaine plongée dans les ténèbres la terrifia. Elle essaya malgré tout de garder son calme. D'une voix hachée, trahissant une forte angoisse, elle appela son mari :

— Marc ?

N'ayant aucune réponse, elle réitéra son appel en augmentant d'un ton.

— Maaarc ?

Toujours le silence. Sa respiration était saccadée. Son cœur battait la chamade.

— Maaaaaaarc! hurla-t-elle une nouvelle fois se laissant gagner par l'hystérie. Tous ses membres se mirent à trembler, des larmes coulaient sur ses joues.

Elle entendit enfin son mari dévaler les marches quatre à quatre. La prenant dans ses bras, il murmura :

— Marie... Oh, Marie... Doriane!

Les mots refusaient de sortir. Mais qu'auraient-ils pu dire d'autre? Marie ravala sa salive puis, difficilement, interrogea :

— Mais qu'est-il arrivé à notre petite fille?

Marc avait les yeux dans le vague. Il ne répondait pas. Puis, dans un sursaut d'énergie, il se dirigea vers le téléphone pour appeler la gendarmerie.

I. Premier jour

— Ne vous inquiétez, pas Monsieur, nous allons la retrouver. Vous devriez vous calmer et aller vous reposer.

Il était huit heures du matin. Des recherches étaient en cours depuis plus de deux heures maintenant. Puisqu'aucune effraction n'avait été constatée, les gendarmes privilégiaient une fugue. L'enfant avait dû sortir par la porte d'entrée, attiré par la lumière du phare du Cap. Elle se serait ensuite perdue. Selon l'officier, on la retrouverait dans la matinée.

Marie était montée se reposer après avoir avalé un Lexomil. Marc, quant à lui, n'était pas du tout rassuré. La conviction des gendarmes le dérangeait, comme si quelque chose clochait dans leurs « réconfortantes » explications... Quelle était donc cette atmosphère étrange, presque surnaturelle qu'il avait ressentie avant la disparition de Doriane? En aucun cas, cette lumière ne pouvait être celle du phare. Il avait bien trop l'habitude de cet éclairage intermittent depuis bientôt six ans qu'il habitait le lieu. Non, c'était *autre chose*. De peur d'être pris pour un fou, et parce que tout était

embrouillé dans sa tête, il n'avait pas osé dire aux gendarmes qu'il avait vu, de la chambre de sa fille, cette vive lumière se scinder en deux pour se réunir à nouveau. Ce phénomène en forme de « boule » s'était ensuite élevé dans le ciel pour disparaître subitement... Il s'était retrouvé paralysé pendant de longues secondes avant de pouvoir accourir vers sa femme qui l'appelait depuis le salon. Au plus profond de lui, il savait que cette « chose » avait un rapport avec la disparition de sa fille. Marie était secouée et il ne lui avait rien dit pour ne pas l'effrayer davantage. Et puis le capitaine de gendarmerie avait peut-être raison : lumière du phare ou pas, Doriane était peut-être simplement sortie, attirée par cette lueur étrange, comme lui-même l'avait été, dans la chambre, constatant ses effets hypnotiques. À présent, perdue quelque part, elle attendait probablement que ses parents viennent la chercher. Il espérait de tout son cœur que cela soit le cas.

En fin d'après-midi, on ne l'avait toujours pas retrouvée. Les gendarmes enquêtaient dans un périmètre de plus en plus vaste, montrant aux habitants des photographies de la fillette prises lors de son anniversaire. Ces mêmes clichés, de simples tirages numériques, furent affichés un peu partout sur les murs des villages alentour. Mais personne n'avait vu Doriane ni son petit chien, qui avait disparu également... La maternelle avait été mise au courant de l'affaire. Un officier avait pris la parole devant les élèves de la classe de la jeune fille pour leur expliquer son absence. D'ajouter qu'ils devaient signaler à leurs parents, à la maîtresse ou encore à la gendarmerie s'ils apercevaient leur camarade. L'enquêteur avait terminé son intervention par un sermon concernant « les étrangers à qui il ne fallait pas parler et surtout ne pas suivre. » Les parents d'élèves, contactés, confirmèrent qu'ils n'avaient pas recueilli l'enfant comme on aurait pu le supposer. Des villageois se joignirent aux forces de l'ordre pour les recherches, participèrent à des battues sur la lande et dans la forêt qui se trouvait derrière la maison. Marc les avait rejoints, plus tard dans l'après-midi, ne pouvant plus rester chez lui à ruminer les événements de la nuit. Ils avaient longuement discuté avec Marie, cherchant à donner un sens à tout

cela. Se reprochant tant de choses. Mais il avait fini par réaliser que cette conversation demeurait stérile. Se flageller ne ramènerait pas leur enfant... C'est pourquoi il avait enfilé ses bottes, revêtu une parka et était sorti avec la ferme intention de retrouver sa petite fille adorée.

Au crépuscule, les recherches devinrent difficiles, mais elles ne s'arrêtèrent qu'à la nuit noire. Marc et Marie se retrouvèrent seuls dans leur maison qui leur semblait soudain trop grande. Un profond silence s'était abattu sur le domicile. Aucun son ne provenait plus de la lande. Les éléments eux-mêmes s'accordaient un peu de répit... Ce calme brutal, tranchant, résonnait dans la tête des parents habitués à un environnement — sonore — respirant la joie de vivre de leur enfant. Leurs traits étaient tirés, leurs membres alourdis par la fatigue. Le cœur serré, la gorge nouée, l'un et l'autre étaient incapables d'entamer tout dialogue. Sans avoir pu ingurgiter le moindre aliment, Marie monta dans la chambre de Doriane. Depuis la cuisine, Marc pouvait l'entendre sangloter. Dans un élan, il se leva pour la rejoindre, mais s'arrêta au pied de l'escalier. Plus aucun bruit ne lui parvenait de là-haut. Sa femme semblait s'être calmée. Les sanglots reprirent. Il resta planté là, impuissant. Après un petit moment d'hésitations, il fit demi-tour et retourna à la cuisine. Lui non plus n'avait pas touché à son repas. Comment aurait-il pu avaler quoi que ce soit alors que sa fille de cinq ans était peut-être perdue, dehors, seule, transie de froid ? Si elle était encore vivante... Il avait vu les gendarmes près de la falaise, scrutant le précipice et la mer. À aucun moment, le capitaine Yvan Keroyan, chargé de l'enquête, n'avait évoqué l'hypothèse, pourtant Marc le savait bien : il était possible que Doriane ait fait une chute. « Non, non, et non », il se refusa de penser à cette éventualité. Sa fille était vivante et il devait tout faire pour la retrouver. Il rangea rapidement la cuisine puis monta au second. Dans la chambre, il trouva Marie allongée sur le lit, le dos tourné à la porte. Il ne pouvait voir son visage, mais il savait qu'elle ne dormait pas. Elle ne pleurait plus, mais sa respiration était courte et saccadée. Sans dire un mot, il s'étendit auprès d'elle et la serra fort dans ses bras. Il sentit un soubresaut.

Il l'embrassa tendrement dans le cou puis lui glissa un « je t'aime ».
— Je t'aime aussi, répondit Marie avec une voix étranglée. Ce furent les seuls mots qu'ils échangèrent dans la soirée.

2. Deuxième jour

Les recherches reprirent dès le lever du soleil. Marc était parti à l'aube. Sa nuit avait été peuplée de rêves étranges qu'il s'efforçait d'oublier. En songe, il avait vu sa fille près de la falaise. Une aura lumineuse l'entourait. Il s'était précipité vers elle, mais, bizarrement, plus il s'avançait, plus elle s'éloignait, sans toutefois faire le moindre mouvement. Lorsqu'il avait atteint le bord du ravin, elle flottait à quelques mètres, au-dessus du vide... Il avait essayé de crier, de l'appeler, mais malgré tous ses efforts aucun son n'était sorti de sa gorge. Il avait vu ensuite deux petits êtres, à peine plus grands qu'elle, s'approcher de l'enfant. Eux aussi flottaient. Mais d'où venaient-ils ? Ces étranges personnages avaient pris Doriane par la main et l'avaient emmenée, en disparaissant dans une lumière éblouissante. La même qu'il avait aperçue la nuit précédente.

Ses propres gémissements l'avaient tiré du sommeil. « N'était-ce vraiment qu'un cauchemar ? », Marc n'en était pas très sûr. Tout lui avait semblé si réel. Le réveil indiquait cinq heures quarante-huit. Marie dormait profondément à ses côtés. Sans faire de bruit, il s'était habillé chaudement avant de sortir dans le froid matinal. En attendant l'arrivée des gendarmes, il avait emprunté le chemin de la falaise pour rejoindre les lieux où s'était déroulé son rêve. À cet instant, la limite entre l'imaginaire et le réel lui avait paru encore plus floue. Il était resté là, stoïque, à quelques pas seulement du ravin, pendant ce qui lui avait semblé une éternité. Ce fut Yvan Keroyan qui le sortit de sa torpeur par une petite tape sur l'épaule. Aujourd'hui, les recherches allaient s'orienter différemment. Puisqu'aucun témoin n'avait aperçu la fillette depuis sa disparition, puisque les gendarmes, aidés par un hélicoptère, avaient fouillé la totalité des bois environnants, l'enquêteur suggéra deux nouvelles

hypothèses sans toutefois abandonner la première. D'un air grave et compatissant, il déclara :

— Le soir de sa disparition, votre fille aura pu être désorientée et s'approcher dangereusement de la falaise...

Keroyan se racla la gorge avant de poursuivre :

— Il se pourrait qu'elle soit tombée.

Les yeux dans le vague, Marc hocha la tête. Il fit signe à son interlocuteur de continuer.

— J'ai envoyé mes hommes par voie de mer. D'autres descendent en rappel à la recherche de tout indice qui étayerait cette hypothèse. Mais ce n'est pas tout. Il se peut également que votre enfant ait suivi un autre parcours. Elle aurait pu, par exemple, rejoindre la route ou atteindre une habitation où quelqu'un qui ne s'est pas encore fait connaître l'aurait recueillie... Nous allons donc continuer à interroger le voisinage. Ainsi que les habitants des villages alentour. Si nous ne trouvons, malgré tout, aucune trace de votre fille, nous privilégierons alors la thèse de l'enlèvement.

Le capitaine s'interrompit. L'enlèvement pouvait signifier séquestration, sévices voire meurtre... Depuis dix ans qu'il était dans la gendarmerie, il en avait croisé des pervers, des détraqués, des pédophiles et des assassins. Des gens au-dessus de tout soupçon pour la plupart, des pères de famille modèle, des proches ou même des parents qui commettaient des actes odieux sur des enfants sans défense. Yvan n'en avait pas encore, malgré sa trentaine, mais il pouvait imaginer la souffrance de ces parents confrontés à l'effroyable. Il aurait pu être direct et dire au père de la petite Doriane que l'enquête s'annonçait longue et difficile, qu'en l'absence d'élément nouveau, les recherches resteraient sans doute au point mort, que les chances de retrouver sa fille étaient assez minces. Mais pour l'instant, il préférait le ménager. Il ajouta cependant :

— Nous allons immédiatement placer votre ligne téléphonique sur écoute au cas où quelqu'un se manifesterait pour réclamer une rançon. Et vous devriez avertir votre femme. À plus tard monsieur Montignac... Il tourna les talons puis s'éloigna. Marc, qui n'avait pas prononcé un mot, resta planté là, rassemblant ses quelques

forces, avant de rejoindre Marie.

Sur le chemin du retour, Marc aperçut au loin des journalistes harceler les gendarmes, à l'affût de la moindre information, avides de « scoop ». Ils voulaient des détails, de préférence dramatiques, pour leurs journaux à sensation. Marc n'avait jamais pu supporter ces rapaces, malgré tout le respect qu'il avait pour cette profession lorsqu'elle était bien exercée. Il était lui-même un adepte des actualités. Il ne manquait pas, le matin, de parcourir les deux ou trois quotidiens qu'il recevait à l'agence. Pourtant, certains reporters à l'ambition démesurée se comportaient comme des charognards à la vue d'une goutte de sang, profitant de la misère du monde pour servir leurs propres intérêts. Un peu de respect et de discrétion, c'était tout ce qu'il demandait. En temps ordinaire, il serait allé leur « dire deux mots », mais aujourd'hui, il n'en avait pas la force. Il contourna sa propriété et entra par la petite porte annexe du jardin cachée par une haie qu'il avait fabriquée pour Doriane. Conçue pour sa fille, il dut se courber pour la franchir. Il tressaillit soudain à l'idée qu'elle avait peut-être emprunté ce passage « secret » pour sortir. Et effectivement : la porte n'était pas verrouillée... Était-ce un oubli de sa part ? Ou Doriane avait-elle tiré volontairement la targette pour s'échapper de la maison, bien qu'il lui soit interdit de le faire sans leur présence ? Marc réalisa subitement que sa fille, si elle était capable d'ouvrir ce verrou placé à sa hauteur, s'avérait en revanche trop petite pour accéder à celui de la porte d'entrée de la bâtisse. Or, celui-ci était bien tiré le soir de sa disparition (comme chaque nuit d'ailleurs). Et il se souvenait maintenant qu'il avait lui-même ouvert cette porte après avoir appelé la gendarmerie. Ne l'avait-elle pas interrogé à ce sujet ? Sous le choc, il avait répondu qu'il n'était sûr de rien. Mais à présent, il était persuadé qu'elle l'était effectivement. Doriane avait donc réussi à s'échapper d'une maison entièrement close... Se pouvait-il, alors, qu'elle ne soit jamais sortie ? Qu'elle se soit réfugiée, ou coincée, quelque part dans cette grande demeure si bien qu'on ne l'a pas trouvée ? Les idées se bousculaient dans son esprit. Une émergea, soudain, telle une évidence : il devait de nouveau fouiller la maison. Il se rua jusqu'à la porte, ignorant

un journaliste parvenu — on ne sait comment — à pénétrer dans le jardin. Arrivé à l'intérieur, il se mit frénétiquement à en explorer chaque pièce, murmurant le nom de sa fille. Il déplaça les meubles, vérifia chaque placard, monta au grenier, descendit à la cave, sonda même des fentes trop étroites pour y loger un corps, si petit soit-il... Au bout d'une demi-heure, ses appels ressemblèrent davantage à des gémissements. Aucun recoin ne semblait avoir échappé à son inspection et pourtant il n'avait trouvé aucune trace de sa Doriane. Le désespoir le gagna. Épuisé, il se traîna jusqu'à sa chambre et s'effondra sur le lit, dépité.

Marie était dans le canapé et l'avait observé pendant tout ce temps. Elle avait vu son mari surgir dans la pièce pour s'affairer sans la remarquer. Il est vrai que durant ces trente dernières heures, chacun s'était replié sur lui-même, sans échanger aucun sentiment, sans communiquer, avare de sa souffrance. Le chagrin ne devait pourtant pas rompre l'amour et la complicité qui caractérisait leur union depuis si longtemps... Ce matin, prostrée dans son lit, elle avait longuement réfléchi : il fallait se ressaisir, il fallait traverser cette épreuve avec lui, quelle que soit l'issue de ce drame. Usant de forces nouvelles, elle se leva puis grimpa l'escalier. Du couloir, elle aperçut son mari étendu sur le lit, dans leur chambre, la tête enfouie dans les bras. Malgré les apparences, elle comprit bien vite à quel point il était sensible et vulnérable. Il avait besoin d'elle autant qu'elle avait besoin de lui. Elle s'avança doucement vers le lit puis s'agenouilla auprès de l'homme qu'elle avait épousé pour le meilleur comme pour le pire. Elle chuchota :

— Marc, Marc... je t'aime. Je t'aime tellement...

Ces mots remplis d'amour étaient comme des caresses. Elle fit courir ses mains le long du corps de son bien-aimé. Marc se retourna lentement et l'enlaça fermement, passionnément.

— Moi aussi, je t'aime...

Leur étreinte dura une éternité. Des larmes coulaient le long de leurs joues. Enfin, leurs lèvres se joignirent dans un baiser fougueux, telles des retrouvailles d'amants trop longtemps séparés. Les grandes mains de Marc enveloppèrent le long visage de

sa compagne qu'il repoussa doucement. Les yeux bleu océan de Marie le fixèrent amoureusement.

— Marie, dit-il d'une voix tremblotante, qu'est-il arrivé à notre petite poupée ? Il enlaça à nouveau son épouse et éclata en sanglots. Marie explosa à son tour. Sans aucune pudeur, ils exorcisaient enfin leur souffrance.

On sonnait à la porte. Mais depuis combien de temps ? Depuis un long moment, à en juger par l'insistance des coups sur la sonnette. Marie et Marc avaient perdu toute notion du temps. Un bref regard sur le réveil indiqua qu'il était neuf heures moins trois.

— Ce doit être Keroyan, dit Marc. Écoute Marie, il se peut que Doriane ait été... Elle l'interrompt :

— Je sais. J'ai pensé à toutes les éventualités et me suis préparée au pire. Allons vite ouvrir au capitaine... Ils échangèrent un timide sourire, soulagés d'être de nouveau soudés pour affronter les événements à venir.

— Bonjour madame Montignac, dit Keroyan.

Il lui serra la main puis fit un bref signe de la tête en direction de Marc.

— Bonjour capitaine. Rentrez avant que l'on soit envahi par ces « charognards », déclara Marie. Elle claqua la porte derrière lui, coupant net l'intrusion d'un journaliste pugnace.

— Mon équipe va arriver d'un instant à l'autre pour faire quelques vérifications de routine...

— Faites ce qu'il faut.

Les paroles de Marie avaient été sèches et tranchantes. Se rendant compte de sa froideur, elle reprit :

— Désirez-vous une tasse de café, capitaine ? Je crois que nous en avons tous besoin...

— Volontiers, merci.

On sonna une nouvelle fois à la porte.

— Ne vous dérangez pas. Je pense que ce doit être mes hommes.

Keroyan fit rentrer trois brigadiers. Ils lâchèrent un rapide « bonjour » en direction du couple, jetèrent un regard à leur chef puis se dispersèrent dans la maison.

Marie revint de la cuisine avec un plateau sur lequel étaient disposées six tasses de café fumant et une boîte de biscuits.

— Madame. Monsieur Montignac... J'aimerais maintenant faire le point. Vous connaissez la situation. Je me suis expliqué avec vous monsieur ce matin et je suppose que vous avez informé votre épouse... L'enquêteur marqua un temps d'arrêt, laissant Marie approuver par un hochement de la tête.

— J'ai cependant le sentiment que vous n'avez pas été entièrement honnêtes avec moi...

Ce faisant, il observa attentivement la réaction des parents, cherchant, d'une certaine façon, à conforter son idée.

— Si, malencontreusement, vous aviez omis de me communiquer certains détails concernant la disparition de votre fille, je vous prierais de le faire maintenant dans votre propre intérêt. Et celui de Doriane.

Le ton employé n'était ni sévère ni condescendant, mais plutôt bienveillant et amical. Suivit une longue pause durant laquelle les regards fusèrent de tous les côtés. Ils étaient empreints d'étonnement, de suspicion et de culpabilité. Marie brisa le silence la première :

— Je ne comprends p...

Marc l'interrompit aussitôt. Il enchaîna :

— Effectivement, il y a certaines petites choses... si étranges... incohérentes... Que je n'ai pas osé en parler, pas même à toi, Marie. Tu étais déjà tellement perturbée...

Marc paraissait gêné. Son regard avait du mal à soutenir celui de sa femme. Il était pourtant décidé à tout lui raconter.

— Mais que peux-tu savoir de plus? s'étonna Marie, incrédule. As-tu aperçu Doriane, le soir de sa disparition?

— Non, non... Je n'ai pas vu Doriane... mais quelque chose d'autre, quelque chose de bizarre, d'incroyable. Tout d'abord cette lumière... À présent, Marc s'adressait à sa femme, agissant comme un enfant qui avoue une bêtise. Il paraissait avoir totalement oublié la présence de Keroyan.

— Cette lumière n'était pas naturelle. Elle venait bien de la mer,

mais ce n'était ni celle du phare, ni celle d'un bateau, ni quoi que ce soit d'autre... Il marqua une pause. Personne ne semblait vouloir l'interrompre. Il continua :

— Ne l'as-tu pas remarquée, Marie ? N'as-tu pas les yeux sensibles depuis ? N'as-tu pas observé notre teint hâlé, étrange pour un mois de novembre ? Une lumière de phare, même puissante, ne fait pas bronzer que je sache !

Il s'arrêta de nouveau, fixant sa femme droit dans les yeux. Elle esquissa un hochement de tête, incapable de réagir davantage. Elle voulait entendre la suite. Laissé pour compte, Keroyan écoutait très attentivement.

— Lorsque tu es descendue pour appeler Doriane, je suis resté un moment dans sa chambre. Je me suis senti comme attiré par cette... lueur. « Elle » m'a guidé jusqu'à la fenêtre et là, j'ai vu... J'ai pu voir son origine. Au départ, elle semblait venir de partout. La côte était visible comme en plein jour. Puis soudain, j'ai vu la lumière se condenser pour devenir une sphère. Elle est restée immobile pendant quelques secondes, suspendue au-dessus de la mer, puis s'est envolée à une vitesse vertigineuse avant de... se volatiliser. Je ne saurais dire si cela a un rapport avec la disparition de Doriane, mais tout ce que je sais, c'est que toutes les portes de la maison étaient verrouillées ! Elle n'a pas pu en sortir. Elle s'est littéralement évanouie. Je ne peux pas croire à une fugue ni à une chute du haut de la falaise, encore moins à un enlèvement. On ne retrouvera pas la trace de Doriane. J'en suis maintenant persuadé : il s'est passé quelque chose de surnaturel. Et cela m'effraie vraiment.

Le silence retomba, lourd, pesant. Marie était interloquée. Marc était-il devenu fou ? Il n'avait pourtant pas l'attitude d'une personne qui perd la raison. Il paraissait sincère, lucide, cohérent. Ne sachant s'il était préférable de croire à toutes ces assertions ou à une réalité tout aussi cruelle, elle choisit de ne rien répondre. Elle mit ses mains dans les siennes et accompagna son geste d'un regard compatissant. Ils reprirent soudain conscience de la présence du gendarme. Marie s'empressa de lui demander :

— Capitaine, qu'en pensez-vous de tout cela ?

Keroyan se redressa et, avant de prendre congé, rétorqua :

— J'ai bien pris note de votre histoire. Permettez-moi cependant d'en tirer mes propres conclusions. Je vous remercie de votre franchise, monsieur Montignac. Tout ceci était très instructif... Je vous laisse à présent. Un de mes hommes restera dans les parages toute la journée, on ne sait jamais... Le couple fut surpris par l'empressement soudain de l'enquêteur. En partant, il avait fait signe à l'un des gendarmes. Sans un mot, le brigadier vint se planter près d'une fenêtre. Il sortit une cigarette puis, sans la moindre gêne, l'alluma. Marc ne fumait pas. Quant à Marie, elle était parvenue à se débarrasser de cette addiction lors de sa grossesse. Il lui était, à présent, insupportable de trouver dans la même pièce qu'un fumeur. Elle se leva brusquement, alla chercher une coupelle en guise de cendrier et la tendit au gendarme. Elle lança, froidement :

— Nous serons là-haut.

Elle prit son mari par la main puis l'entraîna à l'étage. La matinée fut très calme. Les parents de Doriane restèrent dans leur chambre. Les secondes leur paraissaient des minutes et les minutes des heures. Ils avaient pu reparler tranquillement des événements de la nuit précédente. Marc raconta son rêve « étrange », aussi « surnaturel » que les faits eux-mêmes... Plus ils discutaient, plus ils se confortaient dans leur idée, plus ils se sentaient impuissants. Keroyan ne semblait pas adhérer à leur conviction. Son comportement avait été si rude, lui qui était d'ordinaire si compatissant et amical. Sa réaction les avait déçus. Mais, au moins, le capitaine avait permis à Marc de libérer sa conscience et de partager son expérience avec sa femme.

Le seul événement marquant de cette fin de journée fut le retentissement de la sonnerie du téléphone, resté jusque-là totalement muet. Pendant quelques secondes, les parents se mirent à espérer, oubliant toutes leurs divagations. Hélas ! l'interlocuteur se révéla n'être qu'un employé de Marc, confus d'appeler en de telles circonstances, mais submergé de travail... Marc, sans grande conviction, lui répondit :

— Mettez tout ceci en attente, je passerai demain matin à l'agence...

Marc venait de reposer brutalement les pieds sur terre. Le drame lui avait légitimement fait oublier ses obligations de directeur d'agence, pourtant, la Terre n'avait pas cessé de tourner. À l'extérieur de son microcosme, les gens continuaient de se lever tous les jours, d'aller travailler, d'accomplir leurs tâches quotidiennes, la plupart, sans s'imaginer qu'il pouvait exister quelque chose ailleurs... Marc avait tant de peine, Doriane lui manquait tellement qu'il ne pouvait supporter cette indifférence générale. Et pourtant, quelques jours plus tôt, il avait été tout aussi insensible aux drames qui survenaient aux autres. Compatissant, sans aucun doute. On ne pouvait échapper aux horreurs de ce monde qui s'affiche partout dans les médias. Mais jamais vraiment concerné. La quête du bonheur n'était-elle pas la raison même de notre existence? Fuir ou ignorer le malheur n'en faisait-elle pas partie? Mais, il se sentait différent à présent. Et il savait qu'il ne serait plus jamais le même.

La nuit tomba rapidement sur cette partie du littoral escarpé du nord de la Bretagne. Le souffle d'un vent glacial sur la lande et l'absence de lune, totalement voilée par d'épais nuages, la rendaient encore plus hostile. La gendarmerie n'avait toujours pas découvert la moindre trace de Doriane et plus les jours passaient, plus ses chances de survie faiblissaient. Si elle était dehors, perdue quelque part, la nuit lui serait probablement fatale. Finalement, le seul espoir de la trouver en vie résidait dans la théorie de l'enlèvement. Et que le ravisseur, quel qu'il soit, fasse machine arrière.

3. Troisième jour

Le froid s'était maintenant installé pour de bon. Une fine couche de givre recouvrait toute la lande. Le paysage de cette région était vraiment splendide, même en cette saison qui, avec ses journées raccourcies, ses températures basses et son lot de virus, incitait plutôt à la déprime. Lorsque Marc jeta un œil à son réveil, il marquait sept heures vingt-huit. Il l'avait programmé pour sept heures trente

comme tous les matins, quand le malheur lui était encore inconnu. En temps ordinaire, il descendait le premier pour préparer le petit déjeuner. Suivaient ses deux petites femmes, les yeux embués de sommeil, les cheveux ébouriffés. Tous trois partageaient alors ce moment privilégié avec un immense plaisir. Ainsi, après une courte période « semi-comateuse », les rires ne tardaient jamais à éclater. Mais, personne n'allait le rejoindre ce matin. Il n'entendrait pas le rire enjôleur de sa petite puce. Il ne l'embrasserait pas tendrement avant de quitter la maison, le cœur léger. Marc réalisa ce qu'il avait perdu : ce bonheur si fragile... Pourquoi fallait-il qu'il n'en prenne conscience qu'une fois envolé ? Comme une prière plus qu'une promesse, il se dit à lui-même : « Si ma Doriane chérie nous est rendue saine et sauve, je fais le serment de savourer chaque instant de cette joie retrouvée. »

Il descendit nonchalamment l'escalier puis remonta avec un plateau. Tu comptes passer toute la journée à l'agence ? l'interrogea Marie, anxieuse de rester seule avec ce gendarme dans les pattes.

— Je n'en sais encore rien, dit-il... Cela dépendra du retard occasionné par mon absence.

Sans percevoir l'angoisse de sa femme. Il ajouta :

— N'hésite pas à m'appeler si cela ne va pas ou s'il y a du nouveau... Ne t'inquiète pas, je viendrai immédiatement quoi qu'il arrive. Je t'aime. À la fin de sa phrase, il l'embrassa du bout des lèvres puis s'habilla hâtivement.

Sur le chemin de l'agence, Marc scruta inconsciemment le paysage à droite et à gauche, dans l'espoir d'apercevoir sa fille. Un instant, il crut la voir aux côtés d'un homme, au volant d'une grosse BMW. Une violente montée d'adrénaline lui fit faire un geste brusque provoquant une embardée de son véhicule, mais il parvint à éviter de justesse une sortie de route. Il lui fallut une bonne heure pour effectuer un trajet qu'il parcourait en temps ordinaire en seulement trente minutes. À son arrivée, ses employés l'accueillirent avec une gêne mêlée de compassion. Ils avaient tous lu l'article qui figurait en première page de *Ouest-France*, relatant l'étrange disparition de sa fille... Toutefois, ils évitèrent soigneusement le sujet.

Marc s'enferma dans son bureau puis se mit rapidement au travail. Les heures passèrent sans que Marc s'octroie la moindre pause, cherchant à oublier ses soucis, l'espace d'une journée. Mais la démarche fut vaine : en déplaçant une pile de dossiers, il tomba sur le quotidien. La une lui sauta aux yeux. Il s'affala sur son fauteuil et lut le papier d'une traite :

La petite Doriane enlevée par un « ovni » ?

Le soir du 7 novembre vers 23 heures, au lieu-dit « le Hameau de la Mer », Doriane Montignac, 5 ans, a mystérieusement disparu alors qu'elle dormait paisiblement dans sa chambre. Le père de l'enfant, Marc Montignac, a déclaré hier à la gendarmerie avoir aperçu un ovni (objet volant non identifié) le soir des faits. Il le croit responsable de l'enlèvement de sa fille. C'est en effet une bien mystérieuse disparition. La petite fille aurait disparu subitement sans laisser de traces. Les portes et les fenêtres de la maison étaient fermées et aucune effraction n'a été constatée. Ouest-France a interrogé le capitaine de gendarmerie chargé de l'enquête, Yvan Keroyan.

***Patrice Sancier :** monsieur Keroyan, vous êtes chargé de l'enquête sur la disparition de la petite Doriane Montignac. Vous avez entendu le père de l'enfant, Marc Montignac. Ce dernier affirme que l'enlèvement de sa fille aurait été perpétré par une « soucoupe volante ». Que pensez-vous de ces déclarations ?*

***Capitaine Yvan Keroyan :** Il est exact que monsieur Montignac s'est confié à moi. Mais de façon officieuse, non pendant une audition. Il m'a effectivement parlé d'une lumière dans le ciel, croyant que la disparition de sa fille y était liée d'une façon ou d'une autre. Pour ma part, je reste sceptique, car il est facile d'expliquer la nature de cette lueur...*

***P. S. :** Vous ne croyez donc pas à cette histoire d'enlèvement « extraterrestre » ?*

***Y. K. :** Vous savez depuis que je fais ce métier, j'ai très souvent été confronté au mystère, mais aussi à des affabulateurs et illuminés de toutes sortes... Dans les affaires de disparitions et de meurtres, en particulier, la*

réalité est pourtant bien prosaïque, plus terre à terre, malheureusement...

P. S. : Le père vous a déclaré que sa fille n'avait pas pu sortir seule de la maison, qui était verrouillée...

Y. K. : Quelqu'un a très bien pu l'y aider!

P. S. : Pourtant aucune trace de pas n'a été retrouvée aux alentours du domicile, qui pourrait corroborer cette thèse.

Y. K. : Je n'affirme rien... Si la petite n'a pu sortir seule, et bien c'est qu'elle ne l'a tout simplement pas fait!

P. S. : Où voulez-vous en venir, capitaine?

Y. K. : Il est beaucoup trop tôt pour dire quoi que se soit... Ce que je sais, c'est que je ne crois pas aux «petits hommes Verts». Étant donné qu'il semble peu probable qu'une enfant de cet âge soit sortie toute seule, quelqu'un s'est par conséquent rendu coupable d'un crime qu'il me reste à élucider.

P. S. : Pensez-vous que Doriane soit encore vivante?

Y. K. : On ne pourra l'affirmer que lorsqu'on l'aura retrouvée...

En lisant cet article, Marc fut horrifié. Il le confortait dans l'opinion qu'il avait des journalistes. Mais pas celle du capitaine Keroyan. Il avait eu confiance en cet homme, qui lui avait semblé sincère et à l'écoute. Marc se sentait bafoué, trahi. Un sentiment de haine l'envahit. Abandonnant son travail sur-le-champ, il fonça au poste, le journal sous le bras...

Marc prenait son mal en patience depuis une bonne demi-heure, assis sur une chaise, lorsque Keroyan le pria d'entrer dans son bureau. Chaque minute passée à attendre n'avait fait qu'accroître sa colère... Il empoigna le col du gendarme.

— Espèce d'ordure! Si nous n'étions pas dans une gendarmerie, je vous casserais la figure!

Keroyan se dégagea avec un flegme surprenant. Il ferma la porte et alla s'asseoir derrière son bureau le plus calmement du monde. Il fixa ensuite son interlocuteur dans les yeux, non sans apercevoir du coin de l'œil le numéro de *Ouest-France* que celui-ci tenait fermement dans ses mains. Feignant l'ignorance, il interrogea :

— Que me vaut cette visite musclée?

— Vous connaissez la raison de ma colère, capitaine. Ni une ni deux, il brandit le journal à la barbe du « traître ».

Keroyan, jouant à merveille le rôle de l'imbécile, haussa les épaules d'un air désabusé. Cette apparente impassibilité énervait d'autant plus Marc qui enchaîna :

— Je pensais que l'entretien d'hier resterait entre nous. Mais je vois que vous n'avez aucun respect pour le malheur d'autrui...

— Calmez-vous, monsieur Montignac. Je n'ai rien dévoilé que les journalistes ne sachent déjà. De mon côté, j'ai cru que c'était vous qui aviez raconté toute cette histoire à la presse. Visiblement, ce n'est pas le cas. Alors, peut-être votre femme...

— Cessez immédiatement ces accusations, vous en avez assez porté, et cela, sans la moindre preuve !

Le sang de Marc bouillait dans ses veines.

— Monsieur Montignac, je suis heureux que vous vous soyez confié à moi à propos de votre « expérience », cependant, je ne vous ai pas caché que j'en tirerai mes propres conclusions. En ce qui concerne les journalistes, ils sont venus me trouver avec toute cette histoire hier après-midi, comme si leurs mots sortaient de votre bouche. Il m'a semblé que je devais répondre pour ne pas laisser se propager n'importe quelles sottises...

— Ces « sottises », comme vous dites, je les ai vraiment vécues. Ces sottises m'ont coloré le visage. Elles m'ont brûlé les yeux...

— Tout ceci pourrait relever d'un stratagème pour couvrir un crime...

Marc resta stoïque, désabusé. Il comprit alors que son interlocuteur le soupçonnait d'être à l'origine de la disparition de sa propre enfant.

— Dans ces conditions, capitaine, je n'ai plus rien à vous dire. Dorénavant, vous vous adresserez à mon avocat. Sachez seulement que nous vous faisons confiance. Nous vous considérons comme un allié. Nous voici ennemis à présent ! Ça ne me gêne pas. Ce qui me révolte, en revanche, c'est que la vie de ma fille est en jeu ! Marc sortit de la pièce en claquant violemment la porte.

C'est dans un état d'énervement proche de l'hystérie que Marc

rejoignit son domicile. Il fit irruption dans le salon où l'attendait Marie en compagnie du brigadier. La jeune femme avait reçu un appel de son époux une vingtaine de minutes auparavant. Il lui avait juste annoncé qu'il rentrait, mais elle avait tout de suite senti au ton de sa voix que quelque chose n'allait pas. Sans ménagement, il lança :

— Keroyan me soupçonne d'être l'auteur de la disparition de notre fille... Et qui sait, tu pourrais bien te voir accuser d'être ma complice!

Le brigadier resta impassible.

Marc jeta rageusement le journal sur la table basse puis ajouta sous le regard ébahi de son épouse :

— Lis ce torchon et tu comprendras!

— Marc...

Avant même que Marie ne poursuive sa phrase, il grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier.

4. Dernier jour

Le temps avait changé en ce matin du huit novembre. Des nuages denses d'un gris clair voilaient presque entièrement le ciel. La température s'était radoucie, n'affichant néanmoins pas plus de douze degrés. À la radio, la météo annonçait des orages et un vent, au large, de force cinq. En effet, la mer, qui avait atteint son niveau maximum, était recouverte d'écume. Paré d'un bonnet de marin en laine et d'une épaisse parka, Marc avait passé une bonne partie de la nuit à la contempler depuis la terrasse de sa chambre, incapable de trouver le sommeil. Alors, il avait eu un étrange pressentiment : un événement capital allait bientôt se produire. Sa fille lui était apparue en songe, vivante et proche. Très proche... Elle s'était adressée à lui en prononçant faiblement ces quelques mots : « À bientôt papa... ». Il quitta son domicile dans un état de confusion, épuisé par sa nuit blanche et par le sentiment de porter le poids du destin sur ses épaules. Ce destin qui lui avait arraché son unique

enfant, le fruit de ses entrailles, faisant basculer tout son univers. La souffrance était si intense qu'il semblait impossible d'endurer davantage. Pourtant, depuis la veille, telle une blessure infligée en plein cœur, Marc ressentait une douleur vive comprimant sa poitrine, l'empêchant de respirer. Il aurait pu la laisser l'envahir et le torturer, lâcher prise et accueillir cette affliction comme une pénitence, s'il n'avait pas eu cette certitude irrationnelle qu'il reverrait sa fille très bientôt.

La sonnette réveilla Marie en sursaut. La pendule indiquait dix heures pétantes. Elle avait dormi douze heures d'affilée, assommée par des calmants.

— J'arrive tout de suite.

Elle se leva précipitamment et fut soudain prise de vertiges, victime des effets secondaires de ces satanées pilules... Elle se traîna péniblement jusqu'à la porte, vêtue d'un simple peignoir en coton fin. Keroyan se tenait sur le pas, entouré d'une dizaine de gendarmes. Il annonça en brandissant un papier :

— Bonjour madame Montignac. J'ai ici un mandat m'autorisant à procéder à une fouille approfondie de votre propriété.

Le cerveau encore embué, se concentrant pour garder l'équilibre, Marie ne réalisa pas immédiatement ce que venait de lui dire le capitaine. Elle ouvrit la porte entièrement, laissant une escouade d'hommes pénétrer rapidement dans la maison. Ce faisant, elle en aperçut d'autres qui inspectaient minutieusement chaque recoin du jardin dont la terre avait été fraîchement retournée. Elle se tourna vers l'enquêteur et l'interrogea d'une voix lasse et désabusée sans forme de politesse :

— Que signifie tout ceci ?

— J'aimerais, madame Montignac, m'entretenir avec vous quelques instants si vous le voulez bien, lança-t-il en ignorant purement et simplement la question de son interlocutrice.

Il pointa le canapé en guise d'invitation à s'asseoir. Piquée au vif, Marie répondit :

— Je n'ai rien à vous dire...

Elle tourna les talons pour remonter à l'étage lorsque Keroyan

l'interpella à nouveau, avec calme.

— Je crois que vous n'avez pas bien compris la situation, Madame. Soit nous nous entretenons ici, sereinement, amicalement, soit nous allons au poste pour un interrogatoire, disons, plus poussé avec tous les désagréments que cela comporte. Vous n'êtes plus en mesure, aujourd'hui, de me dédaigner. Dans votre propre intérêt, je vous invite à coopérer. Puis, sur un ton ironique, il ajouta :

— Faites-moi l'honneur d'être votre confident !

Marie se sentit humiliée, mais impuissante. Elle trouva néanmoins la force de répondre.

— Alors, laissez-moi me mettre quelque chose sur le dos. Je ne souhaite pas à rester dans cette tenue devant vous et vos hommes.

— Je vous en prie, Madame...

Elle avait regagné sa chambre, ébranlée par l'intrusion subite de tous ces gendarmes et les insinuations de leur capitaine. Elle s'habilla hâtivement, de peur que quelqu'un ne fasse irruption dans la pièce, les « forces de l'ordre » n'étant, visiblement, pas là pour une visite courtoise ! Redoutant l'entretien avec Keroyan, elle sortit s'aérer un bref instant sur la terrasse pour retrouver ses esprits. De cet endroit, elle pouvait voir toute la côte qui se dessinait, avec ses plages interminables de toute beauté. On pouvait également apercevoir une partie de la lande jusqu'au petit bois situé à moins de cinq cents mètres de la maison. Soudain, elle remarqua un mouvement derrière un arbre. Elle fixa son attention sur l'entrée du bois, à l'emplacement où elle avait cru voir quelque chose bouger. C'est là qu'elle le vit : un homme entièrement vêtu de noir, très grand, qui guettait visiblement le travail des enquêteurs. Elle avait du mal à distinguer son visage qui lui parut néanmoins d'une extrême pâleur. La vue de ce personnage énigmatique lui glaça le sang. Elle réalisa tout à coup qu'il était peut-être le ravisseur de sa fille et se mit à hurler en direction des gendarmes que l'homme qui avait enlevé sa fille se trouvait à l'orée du bois. Alertés par les cris, ils se mirent à scruter dans la direction qu'elle leur indiquait. Subitement, quelqu'un clama :

— Je le vois, il est là-bas !

Tous se lancèrent en direction de la forêt, armes au poing, et des coups de feu retentirent brusquement. Keroyan qui se trouvait toujours dans la maison monta précipitamment rejoindre Marie sur la terrasse.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi hurlez-vous comme ça ?

— Là-bas, il y avait un homme bizarre qui nous observait... C'est sûrement lui qui a enlevé Doriane !

À la limite de l'hystérie, Marie poursuivit d'un ton de plus en plus virulent :

— Attrapez cet homme ! Attrapez cet homme et ramenez-moi mon bébé ! Vite ! Faites votre boulot et retrouvez-le kidnappeur !

Sans perdre de son flegme habituel, Yvan répondit avec assurance.

— Nous allons remettre notre « petit entretien » à plus tard. Au revoir Madame.

En début d'après-midi, il s'était mis à pleuvoir, le crachin se transformant rapidement en trombes d'eau. La lande était inondée. Les recherches devenaient extrêmement difficiles... Les gendarmes avaient perdu la piste de « l'homme en noir. » Mais elle restait confiante sur l'arrestation de cet individu qui avait été blessé par plusieurs tirs de pistolet. Des traces de sang étaient visibles dans le bois malgré la pluie. L'ordre fut donné de diffuser son signalement aux médecins et hôpitaux de la région. Il ne pourrait pas aller bien loin sans se faire soigner...

À l'arrivée de Marc, les hommes de Keroyan quittaient les lieux, bredouilles. Ce n'était pas faute d'avoir essayé : les meubles avaient été déplacés, les tiroirs et les placards vidés, les tapis soulevés, les recoins fouillés... Dans le jardin, des pans entiers de terre avaient été labourés. Aucun centimètre carré n'avait échappé à cette inspection en règle. Sans conviction, Marie tentait de remettre un peu d'ordre dans l'innommable « fouillis » laissé par les enquêteurs. Lorsque Marc franchit la porte d'entrée, elle se jeta dans ses bras puis fondit en larmes. Un flot discontinu de paroles inintelligibles accompagnait ses sanglots. Marc la pressa fermement contre lui en attendant qu'elle se calme. Quand elle put de nouveau s'exprimer clairement, elle raconta avec minutie chaque détail de la matinée

mouvementée. Elle s'était convaincue que l'homme aperçu près du bois était bien le ravisseur de Doriane. Marc s'interrogea. À moins d'être un « passe-muraille », il n'aurait jamais pu pénétrer chez eux, s'emparer de Doriane et repartir sans laisser la moindre trace... L'inconnu était fait de chair et de sang, une substance vitale qu'il avait perdue abondamment. Une « apparition » peut-elle saigner ? Marc ignora cette question pour se convaincre que la vision de son épouse était un présage du retour de sa fille qu'il sentait imminent. Il savait au plus profond de lui que son enfant lui serait rendu, mais certainement pas par ce personnage.

La nuit était tombée. Une couche épaisse de nuages noirs voilait l'intégralité de la voûte céleste. La pluie d'orage semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Le vent violent redoublait d'ardeur et agitait une mer furieuse dont les vagues se brisaient sur les rochers. Ce magnifique tableau apparaissait aux yeux de Marc, à l'abri derrière la baie vitrée du salon, par flash, lorsque la charge électrique des puissants éclairs illuminait la quasi-totalité de la côte. Il se rendit dans la cuisine pour se faire un café : la nuit serait longue et il tenait à garder toutes ses facultés en éveil afin de ne pas se laisser prendre au dépourvu par les événements qui pouvaient survenir. Il ignorait tout de la nature des forces en jeu, par contre, il pouvait sentir d'étranges vibrations lui parcourir tout le corps, une sensation qu'il avait déjà ressentie la lors de la disparition de Doriane. Il en était convaincu. Ces signes annonçaient le retour du mystérieux phénomène qu'il avait vécu quelques jours plus tôt. Pendant que le café passait, il prépara une tisane à sa femme pour qu'elle puisse trouver le sommeil sans l'aide de somnifères. Il lui avait interdit d'en prendre ce soir, prétextant l'addiction. Il souhaitait, en réalité, pouvoir la réveiller à toute heure de la nuit... Il resta ensuite auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme avant de rejoindre le salon, où, installé sur le canapé, toutes lumières éteintes, les stores entièrement relevés, il commença une longue attente les yeux rivés sur l'orage, véritable spectacle stroboscopique.

Les heures lui parurent interminables. Il était sur le point de s'assoupir lorsque les premiers signes d'une « manifestation » se

produisirent, confirmant tout ce qu'il avait pressenti. Le ciel s'illumina. La lumière, filtrée par l'épaisse couche nuageuse, était bien plus diffuse que la première fois. Mais son intensité restait forte. Marc dut plisser les yeux pour l'observer. Cette étrange source lumineuse semblait virevolter au-dessus des nuages, projetant de puissants faisceaux multicolores. Malgré l'absence d'effet de surprise, Marc fut paralysé par l'ampleur et la beauté du fabuleux ballet qui se jouait devant lui. Soudain, elle perça les nuages et inonda la pièce du même violent éclairage qui les avait tant frappés quatre jours auparavant. Aveuglé, Marc s'empara des lunettes de soleil qu'il avait préparé sur la table basse. Celles-ci le soulagèrent bien qu'elles ne lui permettent de distinguer que très vaguement le contour des meubles et des objets qui l'entouraient. Il aperçut des ombres traverser cette aura lumineuse, mais la scène fut si furtive qu'il crut à une hallucination. Subitement, il entendit un cri strident venant de l'étage. Il réalisa, avec effroi, que cette « chose » responsable de la disparition de Doriane n'était peut-être pas revenue pour ramener sa fille, mais pour enlever, cette fois-ci, sa femme. Si tel était le cas, il était probablement déjà trop tard... Il se jeta à corps perdu en direction de la chambre. Sur le pas de la porte, il entrevit Marie complètement affolée, le visage larmoyant. Le soulagement de la savoir toujours auprès de lui fut si intense que ses jambes se déroberent. Il s'agrippa un instant au montant pour reprendre ses esprits, puis se dirigea vers sa femme, chancelant. Lorsqu'il l'effleura, elle sursauta et poussa des cris hystériques continus. Marc tenta désespérément de la calmer en l'étreignant fermement et en lui parlant d'une voix douce et rassurante :

— Marie... Marie, c'est moi, Marc...

Elle hurla une nouvelle fois.

— Marie, calme-toi, je suis là.

Rien ne semblait pouvoir l'arrêter.

— Marie...

Marc se demanda finalement s'il n'aurait pas dû laisser sa femme avaler une ou deux pilules avant de s'endormir lui évitant un réveil brutal et le traumatisme de revoir ce phénomène lié à la

disparition de sa petite fille. Prenant son courage à deux mains, il la gifla à contrecœur. Sous le choc, elle se tut. Il la regarda fixement, bien qu'elle ne puisse le distinguer, puis articula en la maintenant fermement par les épaules :

— Ma chérie, tu vas te calmer, maintenant. Tout va rentrer dans l'ordre à présent. Je te le promets.

Puisqu'ils étaient de nouveau réunis, Marc retrouva toute son assurance. Il l'enlaça tendrement. Soudain, un aboiement venant d'une pièce voisine déchira le silence. Interloqués, les époux se dressèrent et restèrent figés plusieurs secondes. Tout à coup, le visage de Marc s'illumina, se souvenant du chiot offert à sa fille le jour de son anniversaire et disparu avec elle. Il lança, aussitôt à Marie :

— Câlin ! C'est Câlin !

Il s'empressa de saisir la main de sa femme, l'invitant à se lever. Confiant, il déclara :

— Doriane est de retour.

Dehors, les éléments se déchaînaient. La pluie s'abattait violemment sur les vitres par rafales, la mer grondait sans répit, le tonnerre crachait ses lances foudroyantes non loin de la propriété isolée et soumise à de mystérieuses forces.

Les époux Montignac — toujours baignés de cette aura lumineuse — avancèrent à tâtons vers la chambre de leur enfant. En arrivant au pas de la porte, cette puissance qui semblait dominer tous les éléments s'évanouit brutalement. Le vent, la pluie, l'orage cessèrent à l'instant même où la lumière s'éteignit, laissant Marie et Marc dans un noir ténébreux et un calme assourdissant. Le temps paraissait s'être arrêté. Gardant son sang-froid, Marc retira ses lunettes qu'il n'avait pas quittées, et tendit le bras vers l'interrupteur. L'ampoule s'illumina, mais son intensité leur sembla étonnamment comparable à l'éclairage dérisoire d'une bougie. Néanmoins, ce fut amplement suffisant pour distinguer le relief d'un petit corps enfoui sous la couverture du lit. Le cœur battant la chamade, les deux parents se précipitèrent vers lui. Ils tirèrent sans ménagement le plaid et découvrirent leur adorable bout de chou profondément endormi. À ses côtés, son petit animal les regardait, ébahi.

— Doriane! s'exclama Marie, enlaçant, aussitôt, son enfant.

— Doriane, mon bébé... Mon cœur.

Elle couvrait sa fille de baisers et de caresses, prononçant, inlassablement, ces mots affectueux. Marc vint se joindre à ce tendre duo, pleurant de joie et d'amour. Inévitablement, cet « assaut » réveilla Doriane qui ouvrit à grand-peine ses petits yeux gonflés par le sommeil. Elle balaya du regard ses parents. D'une voix douce, elle murmura :

— Maman... Papa...

— Rendors-toi, ma puce, nous sommes là, auprès de toi.

Marie berçait à présent son « bébé », lui susurrant de courtes phrases sécurisantes, se réconfortant elle-même inconsciemment.

— Câlin? Où est Câlin? s'inquiéta la fillette sur le point de s'endormir.

— Il est ici, à côté de toi, mon cœur. Fais dodo, maintenant.

Incapables d'abandonner leur enfant pour aller se coucher, et de peur de la perdre à nouveau, Marc et Marie l'allongèrent avec le chiot dans leur propre lit. Ils les protégèrent de la chaleur de leur corps et de l'épaisse couette qui les enveloppait tous les quatre.

5. Un jour nouveau

À l'aube, toute trace de nuage dans le ciel avait disparu et le soleil éclairait de ses faibles rayons d'automne une mer d'huile et un paysage serein. La petite famille, de nouveau réunie, s'était réveillée dans la joie et la bonne humeur, comme naguère. Doriane, enchantée de s'être retrouvée au petit matin entre ses parents, était radieuse. Apparemment, elle ne gardait aucun souvenir de son étrange expérience. Ignorant complètement le temps écoulé, Doriane se croyait le lendemain de son anniversaire. La fillette fut dispensée de se rendre à l'école et entama ce nouveau jour, à ses yeux, semblable à tout autre, dans l'esprit de ses cinq ans fraîchement révolus.

Affalé dans son fauteuil, les yeux rivés sur le dossier de l'affaire,

Yvan Keroyan soupira. Le père de la petite Doriane Montignac était passé à la gendarmerie dans la matinée pour lui annoncer la nouvelle. L'enquêteur avait aussitôt ordonné une visite médicale de l'enfant. Le contre-rendu indiquait qu'à l'exception d'une légère déshydratation, la santé physique et morale était bonne. Aucune trace de sévices, aucun traumatisme n'avait été mis en évidence et la fillette interrogée ne gardait aucun souvenir des quatre jours précédents. Marc Montignac avait, à présent, émis le souhait « qu'on lui fiche la paix et qu'on enterre définitivement cette histoire. » Quant à l'étrange homme en noir, blessé par son équipe, il s'était littéralement envolé. Keroyan était totalement désemparé par les mystères et incohérences qui avaient jalonné son enquête. Néanmoins, puisque l'enfant était de retour, en parfaite santé, l'affaire n'avait plus de raison d'être et de nouvelles se pressaient déjà. Il referma le dossier et le rangea.

AFFAIRE CLASSÉE

CHAPITRE II

Révélation



Doriane entendit un léger « clic » qui la tira de son sommeil. « Quelque chose » venait de frapper contre le carreau. Barbara, sa colocataire et amie depuis son premier jour à l'Université, dormait profondément emmitouflée sous sa couette. Seule dépassait son épaisse chevelure rousse. Intriguée, Doriane effleura son portable pour afficher l'heure — une heure vingt-trois — puis se glissa silencieusement à la fenêtre pour découvrir l'origine de ce bruit. Le campus, faiblement éclairé par deux ou trois lampadaires, était étrangement calme. D'ordinaire, à cette heure de la nuit, on pouvait entendre une fête qui battait son plein et apercevoir quelques lumières, derrière de minces rideaux, laissant deviner des étudiants qui terminaient un devoir... Les bâtiments semblaient pourtant totalement abandonnés en cette nuit, comme si tous les résidents avaient quitté les lieux. Doriane tourna son regard vers sa camarade qui n'avait toujours pas bougé. Intuitivement, elle fixa la couette pour vérifier que la jeune femme respirait bien. L'angoisse qu'elle avait ressentie à la vue du campus anormalement vide grimpa d'un cran. Aucun mouvement n'était perceptible. Doriane s'avança, tremblante, jusqu'au chevet du lit et posa timidement sa main sur le corps immobile pour l'ôter aussitôt, surprise par le contact glacial du drap. Elle frémit et sentit ses poils se hérissier. Désireuse d'en finir le plus vite possible, elle prit son courage à deux mains, souleva la couette et tira l'épaule de sa copine pour la faire basculer. Le spectacle qui s'offrit à elle la pétrifia. Sous l'épaisse tignasse rousse, apparaissait non pas le joli visage de

TABLE DES MATIÈRES

////////////////////////////////////	CHAPITRE I	////////////////////////////////////	II
	<i>L'enlèvement</i>		
	1. Premier jour		14
	2. Deuxième jour		17
	3. Troisième jour		25
	4. Dernier jour		30
	5. Un jour nouveau		37
////////////////////////////////////	CHAPITRE II	////////////////////////////////////	39
	<i>Révélation</i>		
	1. L'accident		40
	2. Le retour		47
	3. Souvenirs du passé		52
	4. Retrouvailles		58
	5. L'enquête		72
////////////////////////////////////	CHAPITRE III	////////////////////////////////////	84
	<i>OEPHENI</i>		
	1. Le rendez-vous		86
	2. Enlèvement passé non identifié?		96
	3. Nouvelles perspectives		110
	4. Visite guidée		121
	5. Préliminaires		130
////////////////////////////////////	CHAPITRE IV	////////////////////////////////////	133
	<i>Régression</i>		
	1. Premiers souvenirs		134
	2. L'homme en noir		144
	3. <i>Missing time</i>		156
	4. Filiation maudite		166
	5. <i>Home sweet homme</i>		191

////////////////////////////////////	CHAPITRE V	////////////////////////////////////	193
	<i>Contacts</i>		
1. Tentative manquée			194
2. L'initiation			200
3. Le diable en personne			216
4. En rêve comme au ciel			228
5. Comme un cobaye			239
////////////////////////////////////	CHAPITRE VI	////////////////////////////////////	241
	<i>Le départ</i>		
1. La délivrance			242
2. Affrontement			250
3. L'évasion			256
4. Le duel			265
5. La vie continue			281

Doriane a cinq ans lorsqu'elle est enlevée en pleine nuit dans des conditions plus qu'étranges. Elle réapparaît quelques jours plus tard dans les mêmes circonstances... Que s'est-il passé ? Où était-elle pendant ce laps de temps dont elle ne garde aucun souvenir ? L'enquête de gendarmerie patine tant l'événement est inexplicable. Faute de preuves tangibles, elle est classée sans suite. Des années plus tard, Doriane est l'objet de manifestations étranges qui la conduisent à se replonger dans son passé pour tenter de comprendre ce qui lui arrive. Avec l'aide d'un ancien gendarme et d'une psychologue — sous l'étroite surveillance d'un mystérieux organisme — elle lèvera peu à peu le voile. Ce qu'elle va découvrir bouleversera son existence à jamais...

Photographe de formation, l'auteure franco-américaine Sofie Shine s'est toujours passionnée pour les mystères qui nous entourent. Depuis plus de quinze ans, elle travaille au sein d'une rédaction spécialisée dans ce domaine. Aujourd'hui, fruit de son imagination mais également de ses recherches et de son expérience, Shine nous livre un premier roman sur le phénomène bien réel des « enlèvements extraterrestres ». Entre fiction et réalité, suspense et angoisse, il nous entraîne dans un monde cauchemardesque que vous pourriez bien connaître un jour...